

« Soins des corps et récits religieux : une articulation féconde ?¹ »

Guibert TERLINDEN

Aumônerie des Cliniques universitaires Saint-Luc

UCL Woluwe

« Tout ce qu'on fait au corps d'un homme,
c'est à tout homme qu'on le fait. »²

Les organisatrices d'un congrès d'infirmières spécialisées en stomies et soins de plaies m'ont donné carte blanche pour développer un sujet « tout simple » : « *La religion dans les soins* ». « Diable », ai-je pensé ! C'est évidemment immense. Après avoir pris le temps d'écouter ce qui, dans ma propre expérience d'humain et d'aumônier, entrait en résonance ou non avec la profession soignante, une intuition s'est fait jour : on place souvent les médecins et, plus encore, les infirmières du côté du corps bien réel, charnel, et les religions, elles, du côté de la vie spirituelle, du plus élevé de l'humain en l'humain. Et si cette répartition était à revoir ? Allons donc jeter un œil du côté des croisements inattendus qui s'opèrent dans les soins entre les corps, tellement porteurs de mémoire, et le spirituel, si étroitement articulé au corps, en tout cas dans la tradition qui est la mienne.

Une des étymologies du mot religion est *re-legere* : relire, mot tout proche de *respectare* – respecter, regarder nouvellement, à neuf. Ces deux attitudes ont ceci de commun qu'elles invitent à faire une pause avant de se précipiter dans l'action efficace : faire retour sur la réalité afin de la lire ou la regarder avec plus d'attention. Mon propos consistera à lire ce qui se joue dans les soins de l'ordre du spirituel, et ainsi à honorer la belle profession soignante. J'aimerais être ce personnage dont un roman récent écrit qu' « il pouvait transformer une chose banale et familière en un objet neuf et somptueux³ ». Le tenter du moins.

Un lien vieux comme le monde.

Commençons par nous arrêter au lien entre religion et soins. Ce lien est aussi vieux que le monde, et l'ambivalence de ce lien tout autant. Un court récit pour illustrer cela. Juste après la mort tragique de son fils, une mère m'a jeté à la figure une poignée de médailles pieuses qu'elle avait accumulées au fil des mois d'angoisse et a hurlé : « Votre Dieu n'est pas ! » Dans son imaginaire, elle s'attendait, sans doute, à

¹ Ce texte constitue la reprise d'une intervention au Congrès infirmier de l'AFISCeP (Association Francophone d'Infirmier(e)s en Stomathérapie Cicatrisation et Plaies) du 30 mars 2010 à Charleroi (Belgique).

² Bruno FRAPPAT, *Chemin de mort, chemin de vie*, Bayard, 2004, 10^e station.

³ Mary Ann SHAFFER et Annie BARROWS, *Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates*, NiL édition, Paris, 2009 (trad. de l'américain 2008), p.171.

ce qu'il intervienne activement à ses côtés⁴. On peut supposer que, le temps de la maladie, elle avait vécu écrasée et soumise sous la figure d'un Dieu *deus ex machina*, idolâtré comme tout-puissant.

Mais les médailles avaient leur revers. Elle fut si déçue dans son attente que ses questions puis la colère n'ont pas tardé : « Pourquoi la maladie, la fragilité, la mort ? Comment Dieu peut-il autoriser la souffrance ? S'il ne fait rien, ne serait-il pas impuissant, voire même indifférent ou carrément méchant ? » Connaissez-vous l'apôtre Thomas⁵ ? Elle en est sœur jumelle : « Si je ne vois pas (...), si je n'enfonce pas ma main dans ses plaies, non, je ne croirai pas⁶ ». Elle avait mis Dieu en demeure de prouver sa toute puissance, son efficacité ; elle s'en libérait soudain, sortant de l'ambivalence. Sa foi devenait plus adulte, mais tout était désormais chaos.

Je suis porté à croire que toute notre culture a opéré pareille libération. D'un côté, tant mieux. Péguy fait dire à Dieu lui-même : « Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne vous disent plus rien⁷ ... » Dieu n'a que faire des prosternements d'esclaves. Mais comment ne pas jeter l'essentiel avec l'eau du bain ? La détresse spirituelle est parfois immense – les soignants en sont témoins – en particulier quand la souffrance est là, ravageuse, destructrice, insensée, et que les discours anciens sur un sens possible de la souffrance sont devenus inaudibles. Aujourd'hui, ce qui se dit plutôt, c'est : « Il est interdit de souffrir ». Oui mais alors : lorsque l'on souffre quand même, ou que l'on meurt⁸ ? La médecine toute puissante a remplacé Dieu dans nos imaginaires mais elle fera bien de se souvenir qu'elle risque le même destin...

Posons alors la question suivante : se pourrait-il que les soins médicaux ou, plus encore, les soins infirmiers – si proches du corps – soient le laboratoire d'un rapport plus juste à notre condition humaine, donc laboratoire de spiritualité ? Comment cela ? S'il nous faut voir ou toucher pour croire, allons donc voir et toucher ! À commencer par l'histoire d'où nous venons et que nous portons en nous.

Se faire le prochain de l'autre : élargissement.

Au cours de l'histoire, les religions ont cherché à répondre à ces questions éternelles en des directions bien diverses. Pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur, des croyants se sont mis à l'œuvre, ont édifié des hôpitaux, apporté soins et haute considération aux personnes vulnérables, ont consolé et tissé du lien social.

⁴ Le lecteur trouvera quelques références d'illustrations accessibles sur le net.

⁵ Par exemple www.hendrickbrugghen.org/The-Incredulity-of-S...

⁶ Jean 20, 25.

⁷ Dans *Prières – Saint Louis*.

⁸ Voir le très beau texte de Adolphe GESCHE, théologien de Louvain : La souffrance doit être sauvée, in *Le mal et la lumière*, Cerf, Coll. Pensées pour penser, 2003, pp. 143-149.

Nous en trouvons la source d'inspiration dans l'Évangile où le Christ conclut la parabole du Bon Samaritain par une question fondatrice. Cette question n'est plus : « qui *est* mon prochain ? » mais : « lequel des trois *s'est fait* le prochain de cet humain-là ? »⁹ Traduisons : qu'est-ce qui fait que l'on choisit de se laisser toucher aux entrailles par la détresse d'un inconnu, que de la bonté s'éveille en soi au point d'être entraîné au choix d'en devenir le prochain ? C'est bien d'un choix qu'il s'agit : il n'est ni évident ni spontané de se laisser toucher et encore moins mobiliser par quelqu'un qui n'est pas un familier, du *même* réseau, qui n'est pas un proche, un prochain, donc. Le choix de *se faire le prochain* d'un étranger est bien un saut dans l'inconnu qui exige un véritable élargissement de soi hors de son cercle privé. Cet élargissement, le Christ le déclare synonyme de bonté. Il commentera ailleurs : ce verre d'eau offert, ce soin prodigué, cet étranger accueilli, « c'est à moi que vous l'avez fait¹⁰ », façon de reconnaître le côté sacré de l'hôte fragile et de nous interroger : cet humain qui me sollicite, serait-ce le Christ qui frappe à la porte de mon cœur ?

Le peuple de la mémoire qu'est le judaïsme avait déjà éveillé les consciences. Au centre de sa profession de foi est placé un « Souviens-toi ! » adressé à l'humain toujours porté à nouveau à se replier sur soi, son bien-être, sa sécurité, comme s'il était seul au monde et invulnérable. Souviens-toi : un jour nous aussi avons été errants et accueillis parfois avec bonté. Et d'inviter le professant non seulement à se reconnaître dans ce « nous » mais encore à discerner en l'hôte – qui le recevra peut-être un jour – la trace d'un Dieu de sollicitude et à lui prêter à son tour ses mains dans la réalité de l'histoire des humains. Jusqu'il y a peu, tout rabbin était aussi médecin, ce qui atteste du lien étroit entre religion et soin, salut et guérison : l'humain est un. Tout cela a suscité des vocations immenses. Voilà pour le meilleur.

Il y a aussi du pire lorsque des courants religieux en arrivent à justifier ou, pire encore, instrumentaliser le malheur, à profiter de façon indigne de la crédulité des gens en détresse, à monnayer le salut. Certains courants magico-religieux pullulent encore aujourd'hui – en particulier dans les régions pauvres. À vrai dire, certaines idéologies médicales ne sont pas en reste¹¹. Toujours, au nom d'un idéal supérieur, même celui de croire, de soigner ou d'aimer, on peut commettre le pire, réduire l'autre au rang d'objet ou le pousser dans une solitude qui peut être extrême.

Les soignants le savent, ils ne le supportent pas et ils le disent, notamment en demandant à la médecine d'intégrer le sens de la limite et le respect de l'humain en toutes ses dimensions, y compris spirituelle. D'où cela leur vient-il sinon d'un travail en profondeur, spirituel, sur ce qui constitue le lien soignants-patients ?

⁹ Luc 10, 29-37.

¹⁰ Matthieu 25, 40.

¹¹ La médecine contemporaine, si rationnelle soit-elle, peut-être parce que rationnelle, n'a pas non plus engendré que des anges. Voyez ce qu'ont produit les courants hygiénistes puis expérimentaux, jusqu'à soutenir, voire susciter, des pratiques ou des politiques terrifiantes. La médecine hygiéniste s'est avérée être un solide allié objectif de l'idéologie nazie de pureté de la race, par exemple. Voir p.ex. J.-P. LEBRUN, *De la maladie médicale*, Bruxelles, De Boeck Université, 1993.

Job et sa femme.

Faisons encore un détour par la Bible et l'histoire de Job, un humain frappé par le malheur. Elle peut aider à fonder le regard. Comme il le peut, ce malheureux Job fait face : face à l'épreuve, certes, également face à ses proches et à Dieu. Mais les deuils successifs qu'il doit faire de ses biens, puis de ses liens les plus précieux, dégénèrent en un ulcère malin qui le dévore de la plante des pieds au sommet de la tête. Le récit le montre assis sur la cendre avec, à la main, un tesson de bouteille pour se gratter, seul moyen dérisoire existant à l'époque pour faire taire ce corps devenu cri. Et comme si cela ne le délogeait pas encore assez de lui-même, voici que sa femme, supposée l'épauler, lui lance avec un solide bon sens en lequel chacun pourrait se reconnaître : « Vas-tu persister dans ton intégrité ? Maudis Dieu et meurs !¹² » Ne restent que les chiens, le plus bas de l'échelle sociale donc, pour lui lécher ses plaies.

Ce récit donne à pressentir que la détresse peut parfois tout emporter, dans tous les champs de l'existence, et que, dès lors, restaurer un humain dans son intégrité aura pour visée bien davantage que la seule restauration de son corps, de sa carcasse. Le corps porte, pour chaque humain, la mémoire douloureuse et joyeuse de son histoire. Nous illustrerons cela plus loin.

Dans un tableau célèbre, G. De La Tour¹³ a peint à merveille le drame qui se joue entre ces deux personnages que nous portons en nous, tantôt l'un, tantôt l'autre. On y voit la main interrogative, réprobatrice de l'épouse et l'attitude humble de Job qui persiste obstinément dans sa confiance. Le jeu des regards donne à penser que ça se bouscule dans la sphère de l'intériorité et de la conscience. « La femme se dresse comme un monolithe dominateur » : j'y vois le modèle même de qui ne sait que faire de la fragilité. Elle n'y voit goutte dans cette obscurité épaisse. Trop volontariste, efficace, elle est perdue comme sont perdus ses repères. « Job, quant à lui, se confond avec cette obscurité qu'une simple chandelle ne saurait traverser, il y réside, il s'y conforme, lui-même est transformé en un tesson de ténèbres. Dans l'œil de chacun luit cependant un minuscule point blanc. Chez Job, c'est une émouvante étoile qui seule éclaire son grand corps broussailleux, amaigri et souffrant.¹⁴ »

Au centre de la composition, entre Job et son épouse en désarroi, une simple bougie illumine tout l'ensemble mais de sorte que la lumière semble émaner de chacun d'eux. Elle me paraît posée là comme une question cruciale adressée à qui consent regarder à neuf – *re-spectare, re-legere* – avant de retourner à ses pratiques : quelle est la flamme qui, entre soignant et patient, peut éclairer le lien que le premier établit

¹² Job 2, 9

¹³ « Job raillé par sa femme », Georges de La Tour, 1593-1652, en Lorraine catholique persécutée alors par la Réforme. (Epinal, musée départemental des Vosges) www.statenvertaling.net/beeld/job_vrouw_grt.jpg.

¹⁴ D'après Manuel JOVER, Le prix de l'intégrité, dans *la Croix* du 9 janvier 2010, p.13.

avec autrui en détresse ? Et le soignant est parfois lui-même cet autrui... Il ne lui est pas toujours simple de conserver cette flamme allumée tant le poids du jour, du travail, des émotions, des exigences parfois inqualifiables des patients, des réalités institutionnelles peut parfois en faire oublier la réalité.

Tous deux sont aussi de leur temps, bien entendu, inscrits dans une histoire qui les précède et les détermine partiellement.

Choix entre deux visions du corps : esthétisation ou réalisme extrême.

Illustrons d'abord cela par un petit dialogue entre deux infirmières de chirurgie abdominale et une de mes collègues. « Nous on ne nous aime pas ! », dit l'une. « Vous ? », rétorque mon aumônière médusée. « Oui, poursuit la seconde, on dit de nous que nous sentons mauvais ! » Il ne faut pas être grand clerc pour réaliser que des propos injurieux de cette nature en disent long sur ce que la confrontation au corps abîmé suscite chez les contemporains.

Je peux en témoigner pour avoir été éducateur auprès de débiles profonds adultes : après deux ans, je les aurais étranglés ! Au tapis, le bel idéal compassionnel auquel l'Évangile m'avait un jour éveillé... Patatras ! Bien écornée, la belle image que je m'étais forgée de moi-même... Je ne supportais plus la confrontation quotidienne au dégoût, aux odeurs, aux incontournables toilettes du matin qui me faisaient remettre cœur sur carreau, à la laideur, aux lessives immondes et, à vrai dire, à mes limites d'humanité. Cela m'a bousculé en profondeur. Aurais-je vu dans ces pestilences une métaphore de ma propre mort ? Ou du pourrissement auquel je me découvrais promis, moi aussi ? Ou ai-je été pris par l'appréhension de me voir un jour retourner à l'enfance et à la dépendance ? Nous avons tant fait pour nous en dépêtrer, n'est-ce pas, jusqu'à nous bercer de l'illusion d'une éternelle jeunesse ou que l'on se fait tout seul... On comprendra que je ne suis pas sorti indemne de cette résistance me venant des corps réels.

Une exposition récente de photos d'un certain Robert Hupka¹⁵ m'a poussé à me réinterroger quant à ce dégoût ou cet affolement dont je viens de parler. J'ai réalisé alors que si la vive tension que j'ai vécue venait bien sûr de mes limites personnelles, elle trouvait aussi son origine en amont de moi. Nous sommes évidemment précédés. J'ai mesuré à quel point nous sommes entre autres précédés par l'extrême esthétisation du corps que notre culture occidentale a produite. J'en dirai l'ambivalence. En un mot, tout occidental vit dans cet imaginaire selon lequel la maladie, la vieillesse et même la mort devraient être belles, propres, esthétiques, *clean*... Or, les corps réels résistent à cette attente, ce qui conduit, je crois, à ces

¹⁵ Robert HUPKA, *Michelangelo, Pietà, 150 Photographs and Commentary*, Ed. Arstella, Angers, France.
http://www.intexte.net/docenligne/hupka_piet_a_zoom.jpg.

pratiques excessives d'acharnement – y compris certaines formes d'acharnement palliatif – qui mettent tant en rage les infirmières, ou d'euthanasie¹⁶, deux expressions de l'incapacité où nous sommes tous, je crois, à supporter la résistance des corps que j'évoque, notre finitude sans doute. C'est une déjà vieille histoire.

L'exposition présentait une série de photos fort surprenantes de la *Piéta*. Michel-Ange l'a sculptée, rappelons-le, en 1499, à l'époque donc des grands humanistes de la Renaissance comme Thomas More, Erasme, Luther, etc... Une nouvelle vision de l'humain s'ébauche là. La *Piéta* est bien sûr un chef-d'œuvre absolu de beauté et de foi, mais ce que ces photos inhabituelles m'ont fait découvrir, c'est à quel point l'artiste semble avoir poussé l'esthétisation de la souffrance et de la mort, j'irais jusqu'à dire leur érotisation¹⁷. A première vue, du moins. Quel écart, quel abîme entre la perfection esthétique de ces corps mêlés en une étreinte si pacifiée, en particulier celui du Christ mort, et le réel des corps tels que les soignants les voient, les palpent au quotidien ? Ce réel-là qui les bouleverse parfois tant, sa violence, le dégoût et le rejet qu'il suscite chez les bien-portants, n'est-il pas devenu si inesthétique et, dès lors, si impudique qu'il faut le cacher voire l'éliminer du regard ou du champ de notre humanité triomphante ? La tension est vive.

A la même époque où Michel-Ange a choisi cette approche, Grünewald¹⁸ peignait, quant à lui, un Christ souffrant au réalisme terrible. Cet artiste espérait sans doute sensibiliser ses contemporains à la détresse extrême vécue par tant de gens lors des grandes épidémies et des guerres qui ravageaient l'Europe. Cela honore cet écorché vif d'avoir tenté de relier sa vision des misères humaines et la *memoria passionis*. Mais on peut se demander si pareilles représentations, au réalisme quasi insoutenable, n'ont pas contribué à précipiter davantage encore le mouvement de fuite des corps réels alors que la Renaissance redécouvrait justement avec délectation l'esthétique grecque des corps. Début du XX^e siècle, après la grande faucheuse de 14-18, Rouault se risquera à figurer à nouveau un Christ souffrant mais celui-ci sera, en comparaison, si humble, si respectueux de notre liberté, qu'il ne forcera en rien notre réponse. Ce sera presque une figure de clown. « A vot' bon cœur, m'sieurs, dames... »

¹⁶ Dans une Carte blanche du *Soir*, datée du 9 novembre 2006, un membre de l'ADMD a écrit ceci : « La présence fréquente de proches (...) et le côté calme et rapide de la mort, fait de l'euthanasie (...) une fin de vie plus humaine que ne l'est fréquemment la mort dite "naturelle" avec ses souffrances, ses aléas et son agonie, de durée imprévisible, qui entraîne fréquemment une mort solitaire... » J'y reconnais la difficulté éprouvée par nos contemporains face au temps du mourir. Ou peut-être faudrait-il y voir une tentative d'inventer une nouvelle ritualisation du temps du mourir, qui fait aujourd'hui défaut à ceux qui ont quitté le champ des religions instituées ?

¹⁷ Sens dans lequel abondent des reprises contemporaines : David LACHAPELLE (USA) dans sa série « Déluge » (<http://biboups.wordpress.com/2009/05/18/david-lachapelle/>) ou encore le polonais Gregor PODGORSKI (http://www.gregor-podgorski.com/index_rub_3_mod_pieta.css).

¹⁸ Le « Retable d'Issenheim », 1512-1516, de Mathis Gothard Nithard – dit Grünewald - Triptyque visible au Musée d'*Unterlinden* à Colmar, Alsace. www.aug.edu/.../crucifixion/grunewald1515.jpg.

L'histoire nous place ainsi devant un véritable choix. D'une part, oser la sollicitude pour ces humains aux corps abîmés – mais pourquoi l'oser, au fond ? – ; d'autre part, la fuite éperdue vers une vision du corps de plus en plus esthétisée, érotisée même jusqu'à la pornographie, ou anonymisée comme dans les si étranges clichés du photographe inclassable Spencer Tunick¹⁹.

Quand le soignant se fait étoile.

J'aimerais alors poser la question suivante qui me paraît aujourd'hui cruciale : d'où vient la ténacité des soignants à inventer des façons de faire si magnifiquement emplies de sollicitude et, tout à la fois, à sans cesse acquérir de nouvelles compétences afin de la servir ?

Lorsqu'on est au plus près du corps dégradé, purulent, parfois si abîmé de vieillesse, pourrissant, mourant, la tentation est bien grande de se détourner ou de fuir, ou encore de réduire l'autre au corps qu'il a. J'ai connu cela, je l'ai dit. Où donc les soignants puisent-ils le courage et la liberté de ne pas fuir ? En quel sol s'enracine cette qualité de présence qui est le plus souvent la leur, et ce, pendant tant et tant d'années ? Qu'est-ce qui la nourrit ? Quelle est cette lumière qui les maintient dans le respect d'autrui qu'ils lavent, pansent, sondent, appareillent ? Ces soins pourraient être vécus par les personnes malades comme intrusifs, violents, car ils atteignent à l'image du corps, parfois à la mémoire intime de violences subies, à des secrets que l'on voudrait cacher même à la vue du conjoint ou de l'ami, tant ils vous font honte, vous dégoûtent de vous-même. Or, infirmières, médecins, et jusqu'aux femmes de ménage si essentielles, ils et elles arrivent, pour la plupart, à conforter autrui dans son intégrité, une intégrité infiniment plus large que celle de son corps abîmé.

Formulons l'hypothèse qu'ils réalisent là, chacun pour la part qui lui revient, un véritable travail spirituel, un travail de liberté donc, envers cette esthétisation des corps qui nous vient de l'histoire. J'y vois aussi un lien, une reprise créatrice, dans une société pluraliste, de l'immense travail de culture que nos ancêtres dans la foi et en humanité ont réalisé, passant de la répulsion archaïque spontanée envers ces corps menaçants, à la reconnaissance de l'humanité, voire du sacré de cet autre livré à notre attention : mon frère, ma sœur en humanité, mon égal dont je choisis de me faire le prochain.

A y regarder mieux, la *Piéta* nous délivre en réalité un message de cet ordre. D'où vient la paix inouïe qui s'en dégage sinon du regard d'amour que Michel-Ange a su porter sur l'humain souffrant ? La puissance de l'amour – mot si galvaudé, nous le

¹⁹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Paysage_humain Il met en scène, de façon très construite, des dizaines voire des centaines de personnes nues, dans une sorte de protestation anonyme de la fragilité humaine face à ce qui risquerait aujourd'hui de détruire son espace vital.

savons –, son refus absolu à laisser le dernier mot à la violence ou à l’humiliation, ont pour effet de transfigurer le corps abîmé, de faire voir plus loin que l’apparence. Ce que font les soignants. Les deux visages de Jésus mort et de Marie qui le porte semblent se répondre en écho : la relation n’a pas été tuée, nul n’a eu ce pouvoir. La leçon est magistrale : elle dit la conviction spirituelle forte qu’il n’est pas de situation – extrêmement peu en tout cas – qui ne soit humanisable, si physiquement dégradante soit-elle²⁰.

N’est-ce pas le cœur de l’engagement professionnel des soignants, de leur fidélité, de ce qui donne sens tant à l’un qu’à l’autre ? C’est une question de regard et donc aussi de compétence, de responsabilité. Ils sont des Michel-Ange ! Chapeau bas, les artistes !

Un savoir-être qui bénéficiera a tous.

A un niveau plus « macro », j’ajouterai qu’à l’heure de la mondialisation, ce qu’ils inventent là a un poids plus inestimable encore. Nous vivons un temps de crise au plan mondial. Or, ces professionnels du monde de la santé sont experts en traversée de crise, confrontés qu’ils sont, au quotidien, à des humains ou des équipes soignantes mises au défi de traverser les crises que sont la maladie ou la mise à mal des soins de santé. Ce dont ils témoignent, n’est-ce pas qu’il convient toujours alors de partir du plus singulier, du plus intimement humain, d’en repartir à neuf ?

A l’heure où je préparais cette réflexion, défilaient des images insoutenables venues d’Haïti. Des monceaux de cadavres anonymes à la dérive ou dont on se débarrassait à la hâte sans être en mesure de les honorer. Ces corps d’humains singuliers ont pourtant été aimés et ont aimé, ils ont porté et donné la vie, œuvré pour le bien, cherché le bonheur. Comment l’oublier ?

Devant pareille violence, beaucoup se disent en colère contre la nature ou contre l’indifférence froide du dieu qu’ils ont appris. Certains envoient leurs savates à la tête du « grand architecte²¹ ». On peut comprendre. Mais que dire de l’économique ou du politique, et de notre médecine ? Rationnelles, efficaces, elles produisent des résultats inouïs, certes, mais leur pente naturelle est l’anonymisation, que renforce encore la pression croissante venant de l’exigence de rentabilité et de la compétition. Dans les soins de santé, il est encore question, de plus en plus, de

²⁰ Il ne s’agit pas de « positiver », comme on dit, encore moins de dire que le mal serait un bien. Le mal est et reste un mal, souvent un malheur. Mais la grandeur de l’humain consiste à lui refuser d’être simple destin, à ne pas le laisser nous réduire au rang d’esclave soumis. La liberté spirituelle est sans doute tentative, oh combien subtile et parfois tâtonnante, de faire du destin (de l’*ananquè*, du *fatum*) une destinée, autrement dit, une histoire qui prenne sens pour qui la vit ou, pour le croyant, une histoire d’alliance avec son Dieu. Il arrive que l’on échoue dans cette tentative ou que l’on prenne des chemins non balisés. Qui serions-nous alors pour juger ? L’honneur des soignants sera, avant cela, de proposer des chemins de vie. Non à partir de positions idéologiques a priori mais en mémoire de ce que d’autres malades leur auront fait découvrir, parfois avec surprise, des ressources inattendues dont l’humain dispose. J’appelle cela le respect, si différent d’une tolérance paresseuse.

²¹ Allusion à une interview au *Soir* de l’Ecolo Jean-Michel JAVAUX, 31/01/2010, dans le cadre de « *Jésus crise – enquête sur les derniers catholiques* », titrée « C’est ma nourriture » : après la mort de mon enfant, « (à) l’église, j’ai lancé mes chaussures sur le crucifix ! J’ai crié : ‘ Pourquoi ? ’ ». Reprise dans le hors-série du 20 février 2010, p.30.

« protocolisation », de standardisation des pratiques. Exit le singulier..., s'il n'y avait la résistance des soignants.

Tout cela nous provoque à nourrir en nous, de façon renouvelée, le goût de l'autre. L'enjeu, c'est l'avenir de l'humanité, certes. Rien de moins. Mais ce dont les soignants témoignent, c'est que cela commence nécessairement par le souci à avoir de *cet* humain singulier qui m'est confié, ici, maintenant, et qui me convoque dans ma vocation d'humain. Chacun considéré dans son unicité. L'enjeu, c'est de maintenir absolument notre liberté face aux pressions déshumanisantes. Et que nous puissions tenir bon dans cette exigence. Seul, c'est impossible.

Ainsi, les soignants sont-ils, dans leur engagement, au plus près, et de l'individu singulier – du sujet en chemin d'humanisation –, et de l'invention d'un monde neuf. Ils relient le spirituel et le politique, le visionnaire Michel-Ange et son contemporain Thomas More, lequel a eu la vision d'une Cité nouvelle qu'il appela 'Utopie'. *Utopia* : c'est-à-dire sans lieu, nulle part (*u-*), car sans modèle et donc à inventer ; et par ailleurs espérée « bonne » (*eu-*), en tout cas meilleure : *eu-topia*²². C'est ce même More qui a inventé le mot « *eu-thanasié* », au sens premier de « bien mourir », comme si vivre bien en société et se connecter de façon juste à notre condition humaine promise à la mort avaient toujours à s'articuler étroitement, l'un ne pouvant être isolé de l'autre. C'est à inventer, sans cesse. Ce grand résistant nous invite d'ailleurs à en faire une question de conscience personnelle : quelle que soit la pression nous venant des contraintes extérieures, a-t-il dit, « ne désavouons jamais ce que nous dit notre cœur, sous peine de n'avoir plus de cœur »²³.

Ceux et celles qui parviennent à s'y tenir ne cessent de me bouleverser.

Les soignants seraient-ils des anges ?

Pour terminer, un dernier récit qui fera écho à mon propre travail, évidemment étroitement relié à celui des équipes, toutes disciplines reconnues. Un aumônier est un passeur, parfois même – quand les mots manquent tant – une nourrice, un « boutureur » de parole. À l'instar des soignants, il rencontre des souffrants dont le corps est toujours porteur de mémoire. Lui-même a reçu pour mandat d'être porteur de toute la mémoire de sa communauté : on parle d'ailleurs du *corpus* biblique, d'un corps de mémoire c'est-à-dire d'un ensemble de textes, de récits auquel son Église se réfère et dont il est témoin, si possible pas seulement en paroles. Cette Église elle-même se voit comme un corps, chaque partie, y compris la plus insignifiante, ayant à trouver place et respect. D'un corps de mémoire à l'autre, il se passe des choses parfois surprenantes. Les médailles et les savates volent, certes, mais pas seulement.

²² Double étymologie proposée par Olivier MONGIN in *La Croix* du 26/02/2010.

²³ A ses juges qui décideront de son sort, en larbins d'un pouvoir inique. Lui dira et, plus encore, exercera sa liberté souveraine d'homme intègre, à l'écoute de ce que son cœur lui inspirait.

Des infirmières – on sait qu’elles ont souvent du flair – m’ont conduit voici peu à rencontrer une patiente assez mutique et inquiète, débordée par les émotions. Cette femme, dont je découvrirai le grand courage, me raconte d’emblée qu’elle n’est pas ici par hasard : un acte déterminant de sa vie a été de rompre avec un mari extrêmement violent. Ce fût comme un acte de survie, un appel de la vie à elle-même, en rien prémédité. Elle s’est littéralement enfuie, lui laissant tout, y compris ses enfants adolescents. Mais ensuite, elle s’est effondrée comme Job, malade, n’en pouvant plus. Je passe les détails pour en venir à quelque chose qui m’a d’emblée attiré et ému : sa table de nuit était vide de tout objet, sinon une très ancienne photo noir et blanc où on la voit petite fille, à la fois fière, lumineuse et intimidée. Posé sur son bras, un jeune corbeau boit au gobelet d’eau qu’elle lui tend. Pourquoi a-t-elle emporté cette photo ? Que cherchait-elle à signifier à ses visiteurs en la mettant aussi fortement en évidence ? Elle ne commencera à pouvoir s’en expliquer qu’en toute fin de la traversée du désert que fût son hospitalisation.

Pour ma part, ma mémoire symbolique a d’emblée associé cette photo à un thème biblique évoquant des situations d’épreuve ou de traversée de l’épreuve. Ce que je vais lui raconter. Par exemple, Jacob²⁴, cet homme qui s’est affolé à la perspective d’une rencontre décisive et à qui un ange va permettre de mobiliser toute sa puissance intérieure. Ou encore le prophète Élie, qui demandait d’en finir avec la vie mais que des corbeaux nourriront puis qu’un ange rejoindra : « Debout et mange, lui dira-t-il, sinon le chemin sera trop long pour toi »²⁵. On trouve encore cet ange-corbeau qui apporte du pain au souffrant dans l’histoire de saint Antoine du désert, de saint Benoît ou, dans nos régions, de saint Roch. Ce pain venu du ciel est ainsi devenu pour les chrétiens un symbole du pain eucharistique, pain de dignité offerte, de confiance maintenue, à travers tout.

La patiente va être surprise au plus haut point en entendant cela. Elle se découvrira ainsi reliée à toute une lignée d’humains vénérables. Nous lirons la Bible ensemble. Au creux de la vague, je lui écrirai même au bout de son lit cet extrait des Psaumes : « Seigneur, je suis une merveille ! ²⁶ » Dernière peu choyée et peu reconnue d’une immense fratrie, elle n’aurait jamais osé dire cela d’elle-même. Elle a demandé régulièrement à recevoir la communion, désormais pour elle pain de confiance et de dignité reçues.

Cette photo – elle me paraît en avoir pris la mesure en fin de séjour – était ainsi mémoire délicate et pourtant tenace de ce jour mémorable où cette corneille l’a choisie, élue, petite fille mal aimée. Ce don immérité, vécu comme pure grâce, lui a *donné d’être* plutôt que de mourir ou de demeurer dans l’abandon. Son corps portait,

²⁴ Genèse 32, 23-33. Qui a un jour contemplé l’interprétation qu’en a réalisée E. DELACROIX à Saint-Sulpice à Paris ne saurait l’oublier. http://fr.academic.ru/pictures/frwiki/76/Lutte_de_Jacob_avec_l%27Ange.jpg

²⁵ Ier Livre des Rois 17, 6 et 19,7.

²⁶ Psaume 139 (138), 14.

intacte, la mémoire de ce premier matin où, enfant, elle réalisa, grâce à ce contact privilégié, qu'elle avait du prix, mais cette conscience avait été enfouie sous la violence de la vie et des êtres. Un ange, venu de Dieu sait où, réveillait sa mémoire corporelle et lui soufflait une parole venue de l'origine : « Tu as du prix à mes yeux, tu es digne d'amour, je t'aime »²⁷. Porté également par l'accompagnement reçu des soignants, de la psychologue, de la volontaire, ce chemin de mémoire et de libération lui permettra de ne plus se laisser dominer par sa rage de n'avoir pas été bien aimée de ses parents, sa honte d'avoir échoué en couple, sa culpabilité d'avoir abandonné ses enfants. Elle lisait sa maladie comme punition ; elle découvrira qu'il « fallait » qu'elle passe par ce long et difficile travail de libération. Sa dignité enfin trouvée était à ce prix. Mais quel prix ! Son intégrité à restaurer était physique, bien sûr, mais aussi, de part en part, psychique et spirituelle. C'eut été évidemment un scandale que de la priver de l'accès à cette unité longtemps perdue mais demeurant là, intacte, sous la cendre.

Conclusion.

On m'aura compris : à ce niveau d'exigence, où il en va du cœur même de notre humanité, les traditions spirituelles, religieuses ou philosophiques croisent les traditions soignantes. Que conclure ? Qu'il s'agit d'une tâche commune. À chacun, selon la part qui lui revient, il appartient de refonder notre humanité sur des gestes et des convictions qui disent l'inentamable dignité singulière de tout homme, toute femme, si abîmé soit-il par l'existence. Nous avons beaucoup à apprendre et à partager les uns des autres. N'est-ce pas cela qui tient chaque soignant debout en son propre chemin, qui renouvelle son goût de chercher en l'autre davantage que ce que son corps abîmé donne à percevoir de lui-même ?

Dans ma « langue maternelle », on fait mémoire de la mort-résurrection du Christ. Les chrétiens expriment par là que, du côté de Dieu en tout cas, rien ni personne ne dispose du pouvoir d'enfermer autrui dans un tombeau de chair abîmée, d'indignité, ni même de mort. Tout a prix et dignité aux yeux du Dieu créateur. Tout peut être sauvé, humanisé, libéré, ouvert. C'est parfois bien grande surprise, nous venons de le suggérer. La *Memoria passionis* presse à voir que cette mort est souvent d'abord sociale, relationnelle, fruit de violence, à commencer par celle infligée de la part de ceux qui sont pourtant chargés de dire la vie et, plus encore, de la donner. Là où deux ou trois agissent « en mémoire de Lui », c'est-à-dire acceptent de se faire prochain de l'innocent malmené, la « vie surgissante » est déjà à l'œuvre. Nous sommes tous des Michel-Ange !²⁸

²⁷ Isaïe 43,4.

²⁸ Pour qui souhaite poursuivre le dialogue, le site de la pastorale à l'UCL-Woluwe reprend divers textes de réflexion adressés aux soignants ou futurs soignants et mes coordonnées : www.uclouvain.be/viespirituelle-bxl. Voir aussi Guibert TERLINDEN, *J'ai rencontré des vivants*, Namur-Paris, éd. Fidélité, 2007.